

ET DEMAIN...

Programme

Ulysse - Documenteur

Agnes Varda 10h

Les Hirondelles de Kaboul

Zabou Breitman et Eléa Gobbé Mévellec 14h

J'ai perdu mon corps

Jérémy Clapin 14h

Adults in the room

Costa Gravas 18h15

Un fils

Mehdi Barsaoui 18h15

Notre Dame

Valérie Donzelli 21h

Mais aussi...

Compétition de courts-métrages - 9h15

Court-métrage sonorisé - 14h

Gloria Mundi

Robert Guédiguian 21h

Le Lapérouse . *Cinéma Les Cordeliers* . Salle Arce

O E I L L E T O N

Un curieux regard



N°2

. Seuls . Alice et . Adam . aiment . Percujam .



ÉDITO

Alice, exprime-toi avec la danse, je te guiderai dans ce lieu qui te hante pour chercher l'origine de ta souffrance. N'aie pas peur et dis-moi ce qui te tourmente.

Qui était cette jeune fille au bracelet ? Tu l'évoques à peine mais c'est elle que tu joues sur scène. Serait-ce elle qui fait ruisseler tes yeux d'actrice quand tu parles, mais échoues ?

Seule, tu chantes des je t'aime et d'autres mots d'amour. Ceux que la jeune fille ne t'a pas dits. Tu gardes son bracelet qui détient tes maux, jette-le à la mer avant d'être assourdie.

Tu prends conscience des tourments dans ta tête, ils ne choisissent plus à ta place ta vie. Alice tu t'es libérée de ces bêtes, tu peux désormais réaliser tes envies.

Alicia Rames

SOMMAIRE

AUTOUR DU FESTIVAL 02

Des lycéens au cœur du festival

COUP DE PROJ 03

Le crowdfunding - Je t'aime, filme-moi

CRITIQUE 04

Alice et le Maire de Nicolas Pariser

ENTRETIEN 05

Avec le monteur de Seules les bêtes

LE DESSOUS DES FILMS 06

Adam de Maryam Touzani

CRITIQUE 07

Revenir de Jessica Palud

L'ENVERS DU DECOR 08

Assistant réalisateur

LA BANDE DES CINES 10

Le groupe Percujam - Percujam

LA BANDE DES CINES

PERCUJAM D'ALEXANDRE MESSINA



Judith Bialade

LE METIER D'ASSISTANT REALISATEUR

L'assistant réalisateur est une personne très importante sur un plateau de tournage. Il est le collaborateur direct du réalisateur, c'est lui qui s'occupe du bon déroulement du processus de création du film.

En amont

L'assistant réalisateur entre en scène avant même le début du tournage. En effet, il lit le scénario et l'analyse dans les moindres détails avant de valider. Cette analyse lui permet de décortiquer chaque scène afin de faire une liste, séquence par séquence, de tout ce dont l'équipe de tournage aura besoin : les personnages, les décors, les costumes, l'éclairage, le nombre de figurants ou encore les accessoires. Il fait ensuite un plan de travail pour le réalisateur afin que celui-ci valide toutes ces préparations.

Lorsque cela est fait, l'assistant réalisateur s'occupe de concrétiser tous ces besoins. Il s'occupera ou organisera des repérages de lieux afin de trouver le lieu parfait pour tourner, si ce n'est pas en studio, ce qu'il fait en coopération avec le régisseur général. Par la suite, il s'occupera de la recherche de figurants et de contacter des studios afin de les réserver pour le tournage. Tout cela en se chargeant de ne pas dépasser le budget accordé au film.

En tournage

Lorsque le tournage débute, l'assistant réalisateur n'est pas en reste. Il est constamment aux côtés du réalisateur, il s'occupe de la bonne entente et de la coordination sur le plateau. Il est celui qui gère les répétitions et les horaires de tournage. Il travaille donc sur plusieurs fronts. Il gère la qualité des prises de vue et de leur faisabilité, c'est-à-dire si elles sont réalisables par les cadreur. Il s'occupe de la sécurité sur le plateau, de faire régner le silence et de diriger la figuration. Tous les soirs, il rédige une « feuille de route » qui lui permet de tenir compte de tout ce qui a été fait lors de la journée : toutes les étapes de tournage, le nombre de personnes présentes, la nature de leur travail et leurs horaires. Cela lui permet de calculer le coût de la production. L'assistant réalisateur s'occupe donc de tout ce qui impacte le film. Il porte sur ses épaules toute la responsabilité du bon déroulement de la création du long-métrage. Il peut espérer ensuite passer réalisateur avec l'expérience et la notoriété acquises.

Anais Douieb

DES LYCEENS AU COEUR DE FESTIVAL

Des lycéens au cœur du festival est un projet du festival des Oeillades en association avec les établissements scolaires de la région. Cette année, les lycées les Arènes et Sainte-Marie-de-Nevers de Toulouse, Pierre Mendès-France de Vic-en-Bigorre, Jean Vigo de Millau et Jules Michelet de Montauban y participent. Les lycéens ont été conviés à Albi pour un stage d'analyse filmique les mardi 19 et mercredi 20 novembre. Ils ont pu étudier le film d'Agnès Varda *Cléo de 5 à 7*, celui-ci étant au programme de l'option cinéma du BAC. Cette comédie dramatique a été réalisée en 1962 et récompensée par le prix Méliès et FIPRESCI.

Cléo de 5 à 7 raconte l'histoire du personnage éponyme qui craint d'avoir un cancer et attend

ses résultats médicaux. Le film se déroule en temps réel le 21 juin 1961 de 17h à 19h. Cléo déambule dans Paris en cherchant à se rassurer sur sa santé. Le stage de deux jours se divise en une matinée de visionnage et une journée et demie d'analyse filmique.

Les lycéens ont pu étudier les techniques d'analyse des images et des sons avec l'aide des encadrants Alice Vincens, Dominique Galaup-Petrusa et Yves Caumont. Grâce à ce stage, les élèves présents au festival sont prêts pour leur épreuve du bac dont une consiste en une analyse argumentée et illustrée d'un des films au programme. Nous espérons pour eux que

Alicia Rames



Affiche du film *Cléo de 5 à 7*

l'épreuve tombera sur *Cléo de 5 à 7*.

Je t'aime, filme-moi : sponsorisé par tous

Importée des Etats-Unis, la technique de crowdfunding séduit de plus en plus de Français, la communauté internet se sentant ainsi solidaire autour d'une même cause ou d'un même projet. Ainsi ce que l'on appelle communément le financement participatif fait désormais partie de notre quotidien.

On connaît tous le principe de ces cagnottes en ligne pour participer à un cadeau d'anniversaire ou encore faire un don à WWF. Ce qu'on sait moins à ce propos c'est que le milieu du cinéma l'emploie aussi, pour financer des projets de films qui manquent de moyens dans le réseau « traditionnel ».

LE CROWDFUNDING : VERS UN MECENAT DÉMOCRATISÉ ?

Le crowdfunding est une collecte de fonds faisant appel à une communauté d'internautes rassemblés autour d'un projet afin de participer à son financement. Ce nouveau moyen de subvention connaît un véritable essor en France ces dernières années.

Selon l'association Financement Participatif France, près d'1,3 millions de Français auraient déjà soutenu au moins une fois un projet cinématographique sur une de ces plateformes. Il en existe de nombreuses mais seulement quatre sont connues mondialement et utilisées fréquemment par de nombreux internautes. MyMajorCompany, Kickstarter, KissKissBankBank, et enfin Ulule (fondée en France).

En 2015, *Demain*, le film documentaire de Mélanie Laurent et Cyril Dion, a levé des dons représentant près de la moitié de son budget total sur la plateforme KissKissBankBank, soit

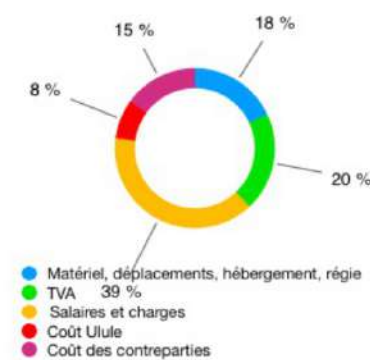
environ 445 000 euros pour 10 266 donateurs.

Dans le cas du documentaire *Je t'aime, filme-moi* d'Alexandre Messina, le financement participatif vient en complément de la société de production.

LA CONTREPARTIE POUR LE « MECENE »

Pour *Je t'aime, filme-moi* d'Alexandre Messina, l'objectif de la collecte était de 32 000 €. 454 contributeurs ont permis de récolter près de 35 000 €. Pour ce film, la société Fidelio Production s'est engagée à récompenser le donneur, le faisant bénéficier d'une contrepartie à la hauteur du montant de son don. Ainsi pour 5 euros, vous pouviez voir apparaître votre nom dans le générique du film ou encore pour 5 euros de plus, assister à l'avant-première à Paris ou en province.

Emma Tarroux



Graphique représentatif de la répartition budgétaire pour le film *Je t'aime filme-moi*



Les deux protagonistes de *Revenir*
Thomas joué par Niels Schneider
ainsi que Mona interprétée par
Adèle Exarchopoulos.

la vieille camionnette, les rideaux de perles séparant les pièces, le vieux papier-peint qui date de l'enfance du protagoniste et qui n'est pas changé, mais le mieux reste probablement le désordre de cette maison. C'est une accumulation de vieilles babioles, une maison restée figée dans le temps et qui n'est pas entretenue, reflétant le mode de vie de ces agriculteurs, passant la journée entière dehors afin de faire tourner l'exploitation. Cette authenticité ne se résume pas qu'à la maison, car nous le retrouverons également dans la buvette dans laquelle Thomas et ses amis se retrouvent.

Cependant, les personnages de ce film n'ont absolument rien d'héroïque. Ils ont tout de personnes bandes, dont la vie est si ordinaire qu'elle ne mériterait pas d'être présente dans un film. Nous avons un père aigri par le décès de son enfant et la mort de sa femme, un jeune garçon devant faire face à une situation familiale qu'il a délaissée pendant des années et une jeune veuve avec un enfant à charge. Le plus frappant dans ce film, reste le protagoniste, Thomas, dans la mesure où j'ai trouvé que c'était un personnage passant au second plan. Bien qu'il soit présent sur beaucoup de plans, il parle peu : il acquiesce, prend un rôle de père pour le petit Alex et ne laissera éclater sa colère qu'une fois dans tout le film avant de retourner à cet état invisible, ce qui

est un choix plutôt surprenant pour un protagoniste. Il semble effacé par les autres personnages, notamment par Mona et Alex. Thomas semble être contraint à cette situation, ne parlant pas peut-être parce qu'il n'a pas son mot à dire et qu'il se contente juste d'accepter cette nouvelle vie.

En outre, Alexandre pourrait être une projection de Thomas quand il était jeune : le fils de Mona montre toute l'innocence dont Thomas aurait pu faire preuve. Pour Alex, vivre à la ferme se résume surtout à aller caresser le petit veau qui vient de naître, aller voir les bêtes, ou encore jouer au ballon contre la porte du garage. Les mots de cet enfant ajoutent de la légèreté au film, mais surtout il soulève des questions auxquelles il tente de donner des réponses évidentes, loin de la dure réalité des agriculteurs et des éleveurs. Ce petit garçon a provoqué quelques rires dans la salle, par son jeu excellent, mais aussi par les mimiques qu'il fait et ses caprices qui avaient l'air authentiques.

De plus, le film raconte essentiellement les difficultés que les agriculteurs rencontrent, notamment un sujet qui reste tu en général, le suicide. L'acte du frère de Thomas soulève un problème de société, qui est celui de la dette chez les agriculteurs : « c'est la banque qui a appuyé sur la gâchette » indique un ami de Thomas. Ce suicide est le noeud des problèmes de cette famille : le père a préféré le cacher, le faisant passer pour un accident de chasse pour toucher les aides des assurances.

Enfin, le film aborde des sujets difficiles, notamment le décès d'un proche. Comment le vivre, comment l'annoncer au petit garçon, mais surtout comment faire dans la situation d'une famille d'agriculteurs ? Les liens familiaux rendent la tâche difficile, comme par exemple le père qui refuse que son fils passe du temps avec sa mère pendant ses derniers instants. C'est pourtant grâce à cette période difficile que nous nous rendons compte que des liens se sont créés ou recréés chez ses personnages, débouchant sur une fin en suspens nous laissant suggérer que les choses iront mieux pour eux.

Victoria Doumerg

REVENIR... AUX SOURCES

Revenir fut diffusé en avant-première lors du festival des Oeillades ; le film sera dans les salles en janvier 2020. Il s'agit du premier long métrage de Jessica Palud, qui était également derrière la caméra de Marlon ainsi que de nombreux longs métrages en collaboration avec Bernardo Bertolucci comme *Innocents – The Dreamers* en 2004 ainsi que Philippe Lioret dans *Welcome* en 2009, avec qui elle a co-écrit le scénario de *Revenir*.

Thomas, un jeune homme né à la campagne, a décidé de tenter sa chance au Canada, à Montréal, afin d'ouvrir un restaurant, abandonnant ainsi sa famille à la ferme. Il est cependant rappelé car sa mère est gravement malade, mourante même, ce qui le pousse à retourner au domicile familial. Etant devenu citadin, il se rend compte du gouffre qui le sépare de la dure réalité de la vie à la campagne, qu'il voyait probablement du même oeil que le petit Alexandre, le fils de la belle-soeur du protagoniste. Pour lui, vivre à la ferme quand on est petit, c'est boire un bon verre de lait frais avant d'aller au lit. La situation familiale dans laquelle arrive Thomas est terriblement délicate : il débarque dans sa maison avec un petit garçon jouant dans la cour à sa place, lequel s'est également accaparé sa chambre jusqu'à ce qu'une belle inconnue fasse irruption et lui demande ce qu'il fait là, comme si c'était lui l'intrus. Son père quant à lui refuse de lui adresser la parole, à cause d'une rancœur qu'il n'arrive pas à oublier, donnant lieu à des moments embarrassants lorsqu'il se retrouve dans la chambre de sa mère malade. Cette dernière n'arrange pas la situation en posant des questions, notamment sur sa situation amoureuse, comme « tu as quelqu'un ? ». On suivra pendant tout le film l'évolution de ces personnages, le tout avec une caméra très distante qui semble ne capturer que des bribes de conversation, et qui coupe l'action pour la

reprandre sans vraiment de lien logique ensuite. Tout comme Thomas arrivant dans ce nouveau milieu, on semble manquer d'éléments, mais on finit par comprendre les secrets de cette famille petit à petit, au fil du film.

Durant tout le film, on reste à l'affût des moindres indices pouvant nous éclairer sur la situation plutôt mystérieuse de cette famille. Les langues sont liées, les personnages sont réservés, méfiants vis-à-vis de cet intrus dans leur vie, qui, malgré tout, s'est extrêmement bien adapté. On voit clairement une évolution de la psychologie des personnages dans tout le film, notamment par leur regard. Mona, la mère du petit Alex, a gardé un regard sévère sur Thomas pendant presque tout le film, malgré une relation qui se tisse petit à petit entre eux, confirmée également par une scène d'amour. Malgré l'intimité qu'ils ont connue, leur relation restera ambiguë et ils ne se montreront pas plus proches après cette scène. Le père cependant, bien qu'il soit peu à l'écran, est celui qui présentera l'évolution la plus rapide, dans la mesure où on l'a presque vu sourire à un moment. Les non-dits de cette famille restent cependant omniprésents, comme si le spectateur menait une enquête policière pour savoir ce qui les a brisés. Est-ce la mort du frère de Thomas ? Ou est-ce la faillite de la ferme ? La caméra capture ces morceaux d'histoire qui nous échappent, en ne filmant pas parfois les sujets dont les personnages parlent, en se focalisant sur les personnages qui ne sont pas concernés par l'action, comme quand Thomas décroche le téléphone et que la caméra reste sur le petit au lit.

Par ailleurs, la ruralité est extrêmement bien reflétée dans le film. C'est une réalité authentique, donnant l'impression que les caméras ont été posées dans une véritable ferme. Tous les détails m'ont absolument charmée, que ce soit

ALICE ET LE MAIRE,
"OU COMMENT METTRE LES GENS
DANS DES CASES"

Alice et le maire, nouveau film de Nicolas Pariser (réalisateur du film *Le Grand jeu* sorti en 2015) avec Anais Demoustier et Fabrice Luchini dans les rôles principaux, se plaît à suivre la tendance actuelle du dénigrement de la politique en France, comme nous pouvons le constater dans nos vies quotidiennes. Paul Théraneau, maire de la ville de Lyon engage Alice Heilmann jeune et brillante philosophe pour l'aider à avoir des idées et à penser. On retrouve le cinglant de Fabrice Luchini, campant ce maire en mal d'inspiration, gâché par des répliques sans consistance, qui traduisent son ennui de la politique, son envie de prendre sa retraite... Et on voit aussi que le talent d'Anais Demoustier est utilisé à mauvais escient, lorsqu'on la voit pleurer avec tant de sincérité pour montrer à quel point elle se sent perdue dans sa vie professionnelle et sociale. J'ai donc eu cette impression frustrante, de voir un film dans lequel de bons acteurs jouent un mauvais scénario.

Alice et le maire est un film qu'on va voir sans trop savoir à quoi s'attendre ; et après une bonne demi-heure, on ne comprend toujours pas pas si sa lenteur nous ennuit ou nous amuse par moments. C'est l'histoire d'un film qui sépare ses personnages en quatre types bien distincts (les politiques, les administratifs, les intellectuels et les artistiques) et qui met en lumière une protagoniste qui n'arrive pas à trouver sa place. Si peu d'originalité blesse le spectateur habitué à un cinéma français plus nuancé et subtil, qui a souvent trouvé les mots et les narrations justes, pour traduire la société de chaque époque. Ici, je n'ai retrouvé que ce que le monde semble nous reprocher : l'image du Français à la critique facile, qui défile ses nerfs sur ceux qui dirigent son pays. J'ai été aussi particulièrement outrée par l'image que donne le film des artistes, et de ceux qui prennent encore le temps de sauver notre

planète. Ils sont ici illustrés par le personnage de Delphine, interprétée par Maud Wyler. Cette pauvre artiste incomprise essaye de parler au maire de sa ville, sans succès puisque ce dernier a, semblerait-il, autre chose à faire que de discuter avec une écologiste dépressive. On apprend alors que Delphine fait régulièrement des séjours en hôpital psychiatrique pour calmer son "éco-anxiété". J'en ai donc conclu que Nicolas Pariser met les artistes et les écologistes dans un seul panier de dépressifs incompris et radicaux, qui semblent fous, et que personne n'a envie d'écouter. A moins, évidemment, qu'il ne sous-entende que l'abandon général des politiques sur ce sujet ne soit pas tolérable...

L'humour a quant à lui ses instants de gloire. J'ai parfois ri de bon cœur face à des échanges volontairement absurdes ou d'un cinglant très subtil. Mais l'enclume attachée au pied de ces quelques bons moments m'ont empêché de les apprécier à leur juste valeur.

La philosophie est montrée comme la réponse à tout, comme un talent hors norme qui place Alice au dessus des autres, même si elle n'a pas les épaules pour supporter cette pression. Sa vie est d'ailleurs d'un ennui scénaristique mortel, entre histoires amoureuses refoulées et la rencontre avec un inconnu, servant à lui faire ouvrir les yeux sur sa condition sinistre... Alors après 1 h 45 de film, je ressors de la séance dépitée, déçue, et frustrée d'un film qui aurait pu briller par sa finesse, mais qui pourrit comme une plante trop arrosée d'idées clichées et revues.

Emma Alric

ENTRETIEN

LAURENT ROUAN, MONTEUR DE *SEULES LES BÊTES*, FILM RÉALISÉ PAR DOMINIK MOLL

Dans sa carrière Laurent Rouan a monté 15 courts-métrages dont *La ville lumière* de Pascal Tessaud sorti en 2012 et 23 longs-métrages dont *L'ex de ma vie* de Dorothée Sebbagh en 2014. C'est grâce à son travail que le film naît à partir de multiples prises.

Quel a été votre rôle dans la réalisation du film ?

LR : Je dois sélectionner avec le réalisateur les prises des plans des films. Je les monte pour qu'elles soient en cohérence. Eventuellement je cherche avec le réalisateur la structure narrative du film.

Comment êtes-vous devenu monteur ?

LR : J'ai d'abord été assistant monteur pendant 10 ans puis je suis devenu monteur. Je n'ai pas fait d'études pour devenir monteur puisqu'avant ce n'était pas comme ça que cela fonctionnait.

Est-ce une passion ? Pourquoi ?

LR : Oui, c'est une passion. C'est un des métiers du cinéma qui permet d'être proche du réalisateur. On doit passer du temps avec lui pour réaliser le film. J'aime ce métier puisqu'il permet de créer, je trouve ça assez passionnant. Il y a vraiment un côté ludique dans le fait de construire un film grâce à des images et des sons.

Quels sont les côtés négatifs de ce métier ?

LR : Je déplore la réduction des prérogatives du chef monteur en France. En effet, il y a 10 ans le chef monteur était entièrement responsable du planning, il était en charge de choisir les doubleurs et les mixeurs. Aujourd'hui c'est moins le cas, le budget du film peut limiter cette liberté.



Affiche du film
Seules les bêtes
de Dominik Moll

Quelles qualités faut-il pour exercer ce métier ?

LR : Il faut avoir en tête une vision globale du film.

Quelle est votre routine quotidienne de travail ?

LR : Je n'ai pas vraiment de routine, les conditions sont différentes en fonction de l'environnement de travail. Par exemple, lorsque je travaille à la télévision les délais sont beaucoup plus rapides que dans le cinéma.

Sur combien de films avez-vous travaillé et quel a été votre film préféré ?

LR : J'ai travaillé sur une vingtaine de longs métrages. Je suis très fier de mon travail. Mais il m'est impossible de choisir sur quel film j'ai préféré travailler.

Alicia Ferchaud et Alicia Rames

LE DESSOUS DES FILMS

"LA CONDITION DES FEMMES AU MAROC" ADAM DE MARYAM TOUZANI

Projeté dans la section « Un Certain Regard » du Festival de Cannes 2019, le film *Adam*, réalisé par Maryam Touzani, aborde le sujet important de la condition des femmes au Maroc. C'est l'histoire de Samia (interprétée par Nisrin Erradi), une jeune femme célibataire et enceinte, qui vient chercher du travail auprès d'Abla (interprétée par Lubna Azabal), une pâtissière veuve. La réalisatrice met à l'écran un événement similaire survenu dans sa vie, à l'époque où être une femme enceinte célibataire était illégal au Maroc. Ce pays, rappelons-le, sanctionne l'avortement par la prison ferme dans son code pénal, sauf si la vie de la mère est en danger. Et pour enfoncer le couteau dans la plaie, les Marocaines n'ont le droit qu'aux trois quart des droits reconnus à leurs compatriotes, avec des inégalités fortes sur les questions du mariage, du salaire ou encore de la gestion d'actifs financiers.

Néanmoins, ces femmes se battent pour un quotidien meilleur, pour plus de droits. En mars 2012, elles se mobilisent, révoltées et émus face au suicide d'Amina Al Falali. Cette jeune femme que son pays n'a pas su protéger et qui, en plus d'avoir été violée à 15 ans, est contrainte par ses parents à épouser son violeur, pour qu'il n'encoure aucune sanction juridique. En mars 2015, elles manifestent avec les hommes pour la parité. Les Marocaines ne cessent de se battre, mais aujourd'hui, quel est le fruit de leurs efforts ? Quelle est l'évolution des droits de la femme au Maroc ?

1931 : La première école pour les filles musulmanes voit le jour à Salé. Elle est destinée aux filles de notables.

1965 : Les femmes marocaines obtiennent le droit de vote.

1985 : Création de l'Association démocratique des femmes du Maroc, première association féminine autonome, prônant l'égalité des sexes et les droits des femmes.

2004 : Réforme du droit de la famille et Code du statut personnel, appelé Moudawana, dans le but de protéger la partie « fragile » de la société, c'est-à-dire les femmes et les enfants.

2008 : Autorisation de la pilule dite « du lendemain ».

2011 : La Constitution proclame : « Le Royaume du Maroc s'engage à bannir et combattre toute discrimination à l'encontre de quiconque en raison de sexe ».

2014 : L'article de loi permettant aux violeurs d'éviter la prison, en se mariant avec leur victime est abrogé, lorsqu'Amina Al Falali, 16 ans, se suicide après qu'on l'a forcée à épouser son violeur.

2018 : Les députés rajoutent au Moudawana la loi 10313, qui garantit une meilleure protection des femmes contre toutes formes de violence.

2019 : La romancière franco-marocaine Leïla Slimani (lauréate du prix Goncourt 2016), rédige un manifeste dénonçant l'article 490 du Code pénal marocain, qui punit de prison les relations hors mariage et l'avortement. Il sera symboliquement signé par 490 Marocaines qui se disent « hors-la-loi ».